



« Je ne voulais pas  
poétiser la mort  
ni l'édulcorer. »

Sophie Deraspe — Photo: Éric Perron

NICOLAS GENDRON

Gravitant dans les milieux de la télé (*ADN-X*), du court métrage (**Saute la coche**), du documentaire (**Moi, la mer, elle est belle**) et du film d'art (**Flea Market (We Are Used and Cheap); Diet Sub-Title**), Sophie Deraspe navigue à contre-courant des flots de production voraces et n'hésite pas à provoquer des questionnements. Dans son premier long métrage, **Rechercher Victor Pellerin**, elle les balançait pratiquement tous au visage des spectateurs. On tentait alors en vain de reconstruire le casse-tête de la disparition du Pellerin du titre, figure de l'art contemporain et maître du subterfuge. Pour **Les Signes vitaux**, c'est elle-même qu'elle a d'abord interrogée, mêlant les thèmes de l'engagement, du don de soi et de la mort. De là est née Simone, la figure centrale du film, une étudiante dans la vingtaine qui, après avoir visité un centre de soins palliatifs à la mort de sa grand-mère, décide de s'y faire bénévole et d'accompagner les mourants. Quitte à négliger ses études et ses amours. Dans un dénuement poignant, naissent ainsi les interrogations les plus humbles qui soient. Chacun y gagne en tendresse. Et n'oubliera pas de sitôt cette cinéaste du nom de Deraspe.